

Les femmes de Tremblay et l'amour des hommes

Carole Fréchette

Numéro 47, 1988

Il y a 20 ans « les Belles-Soeurs »...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fréchette, C. (1988). Les femmes de Tremblay et l'amour des hommes. *Jeu*, (47), 90-94.

les femmes de tremblay et l'amour des hommes

C'était un soir d'avril au théâtre du Rideau Vert. On présentait la dernière création de Michel Tremblay: *le Vrai Monde?*. Sur la scène, le jeune auteur dramatique attendait fébrilement les commentaires de sa mère sur sa première pièce de théâtre. Une pièce qui la mettait en scène, elle, sous les traits d'une femme humiliée, blessée, qui prend la décision de quitter son mari, de mettre un terme à une relation marquée par l'hypocrisie, dans laquelle elle se sent bafouée. Le fils s'était imaginé que la mère accueillerait avec enthousiasme cette mise à nu de sa propre vie; il avait même pensé qu'elle lui serait reconnaissante de dire tout haut ce qu'elle même n'a jamais osé dire à son mari. Or, voilà que la mère réagit tout autrement. Elle se sent salie, honteuse de voir ainsi ses plus intimes secrets divulgués au grand jour. Lorsque son fils tente de la convaincre de la nécessité de briser le silence (ce qu'il a fait, pour elle, en écrivant sa pièce), elle lui rétorque: «C'est tes problèmes à toi avec lui [son père] que t'as réglés dans c'te pièce-là pas les miens!».

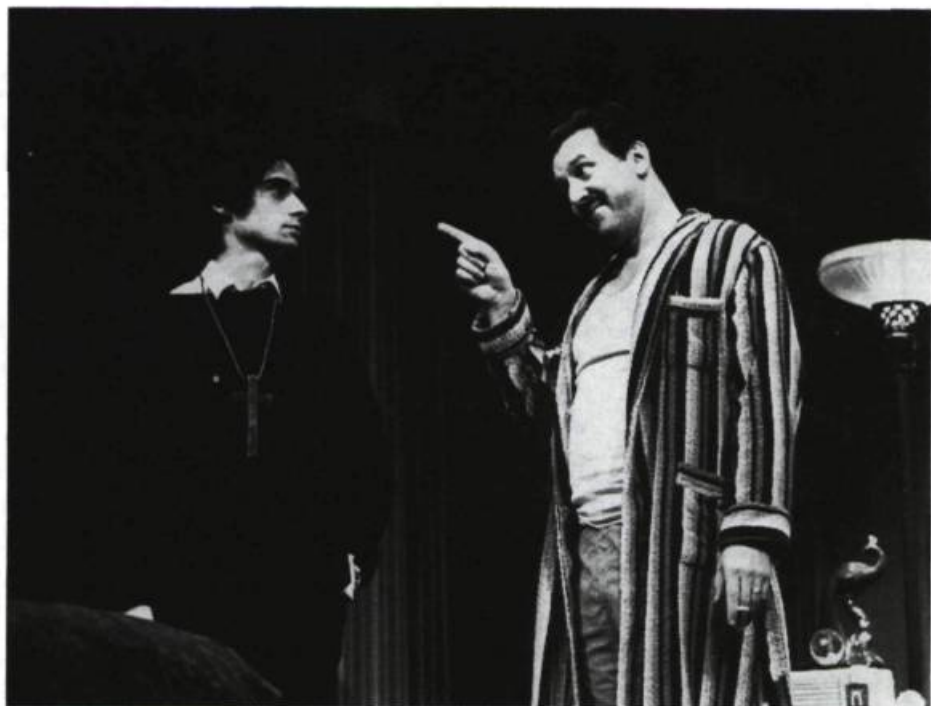
Cette toute petite phrase, apparemment sans importance, m'a pourtant frappée de plein fouet; elle a tourné et tourné dans ma tête jusqu'à la fin de la représentation, sans que je puisse m'en détacher. Et même après, en sortant du théâtre, elle revenait sans cesse à mon esprit, comme un leitmotiv. Tout en marchant, je scandais ces quelques mots pendant que défilait sous mes yeux le cortège des «femmes de Tremblay»: Albertine, Germaine Lauzon, Rose Ouimet, Pierrette Guérin, les trois soeurs aînées de *Bonjour; là, bonjour*, Marie-Lou, Lise Paquette... Et je les ai vues tout à coup autrement, non plus seulement comme des femmes opprimées, mais aussi comme les véhicules d'une autre parole; elles devenaient transparentes, et à travers elles, je pouvais apercevoir «le jeune auteur» qui «régla ses problèmes» (comme le dit Madeleine à son fils) avec un homme, ou avec les hommes, ou, à tout le moins, avec un certain modèle masculin; j'entendais derrière leurs voix rauques de femmes amères, déçues par leur mari ou leur amant, une autre voix, celle d'un homme qui exprime son propre rejet à l'égard d'autres hommes.

Et je marchais toujours et je me disais qu'il n'y avait là rien de surprenant, que les auteurs ne font jamais autre chose qu'exprimer leurs propres angoisses à travers leurs personnages, ce qui est bien légitime. Tremblay lui-même, à plusieurs reprises, a parlé de la relation entre sa vie personnelle et son oeuvre. Alors? Pourquoi rester accrochée à cette malheureuse petite phrase comme si elle contenait une signification cachée? Puis, d'autres paroles du *Vrai Monde?* me sont revenues en mémoire. Cette fois, c'est le fils qui s'adresse à son père. Après lui avoir dit tout le mal qu'il pense de lui, il ajoute: «Dans ma pièce, j'ai mis tout ce mépris-là dans le personnage de maman... C'est maman qui te dit tout ce que je pense de toi parce que c'est elle qui a probablement le plus souffert de ce que t'étais. J'ai fait ce qu'on appelle... un transfert.» Se pourrait-il qu'il y ait dans ces quelques phrases

une clé qui permette d'entrer dans l'oeuvre de Tremblay par une porte moins fréquentée?

Et je marchais de plus belle, songeant à tout ce que l'on a pu dire sur le rapport de Tremblay avec les femmes: qu'il les comprenait profondément, qu'il connaissait leurs secrets les plus enfouis. Je me rappelais en particulier un entretien paru dans *la Vie en rose* où les intervieweuses insistaient sur son «étonnante compréhension de la vie des femmes» et sur le fait qu'*Albertine, en cinq temps*, allait beaucoup «plus loin» que des textes écrits par des femmes. Et j'ai eu, tout à coup, l'impression d'un immense malentendu, comme s'il manquait dans cette vision du rapport de Tremblay avec les femmes une partie de la vérité... Pourtant, me disais-je, en marchant de plus en plus vite, on ne peut nier que cette compréhension existe. Il y a, sans aucun doute, dans la détresse d'Albertine, dans la lucidité de Rose Ouimet, dans la désillusion de Pierrette Guérin, dans le corps fermé de Manon, dans le corps exhibé de Carmen, dans la hargne de Marie-Lou, dans la révolte muette de Madeleine I, de même que dans l'agressivité éclatée de Madeleine II, il y a, pour sûr, chez tous ces personnages, la marque d'une profonde connaissance et d'une compassion véritable de la part de l'auteur. Alors quoi?

Alors, toutes ces femmes ont un rapport marqué par la haine et le mépris envers les hommes. Elles sont déçues, désillusionnées, victimes d'un mari ou d'un amant grossier, égoïste, qui ne comprend rien à leurs aspirations. Cette partie de la vie des femmes, Tremblay la comprend très bien, c'est vrai; il décrit avec justesse la haine, la rancœur et la révolte des femmes envers les hommes. Mais, qu'en est-il de l'autre partie, celle de l'attirance, de la séduction, de l'amour pour les hommes? Car elle existe bel et bien cette



L'affrontement entre le père et le fils. «Dans ma pièce, [dit le fils.] j'ai mis tout ce mépris-là dans le personnage de maman... c'est maman qui te dit tout ce que je pense de toi...» Photo: René Binet.

face cachée de la révolte et du rejet. Si les femmes ont une relation antagonique avec les hommes, elles ont aussi, en même temps, un désir d'osmose. Les deux tendances sont toujours présentes, simultanément. Et alors que je m'essouffais à force de marcher toujours plus vite, comme si la réponse était quelque part en avant, comme un trophée à la ligne d'arrivée, j'ai été frappée par une toute petite idée, une idée si simple qu'elle pouvait facilement passer inaperçue: les femmes de Tremblay ne sont jamais montrées dans l'ambiguïté d'un rapport amoureux. Leur rage n'est jamais contrebalancée par le désir des hommes. C'est peut-être pour cette raison qu'elles «vont plus loin» (comme le disaient les journalistes de *la Vie en rose*), plus loin dans la rage et la révolte: elles ne sont pas amoureuses.



Les deux Mariette du *Vrai Monde*?, l'une «réelle», l'autre imaginée par le jeune auteur. «Entre le dégoût de Rose Quimet et le racolage impudique de Mariette [...] pas vraiment de moyen terme [...]» Photo: René Binet.

Il y a bien Madeleine, la soeur d'Albertine, qui semble apprécier son bonheur tranquille aux côtés d'un homme simple. Mais le regard que pose Albertine sur cet amour le rend immédiatement suspect; entre le cynisme de l'une et la naïveté de l'autre on n'hésite pas longtemps. C'est la vision d'Albertine qui s'impose, et l'on est vite convaincu que cet Alex si gentil doit bien cacher quelque chose. Et en effet, on a l'occasion de découvrir le vice caché de ce mari parfait dans *le Vrai Monde?* Le bonheur tranquille de Madeleine s'est alors métamorphosé en silence, en refoulement et en déception; son amour s'est transformé en mépris. C'est cette même Madeleine qui reproche à son fils d'avoir pillé sa vie pour en faire une pièce de théâtre, d'avoir fait de son mari, Alex, un «monstre» alors qu'il n'est qu'un «pauvre homme sans envergure».

Il y a aussi Nicole, amoureuse de son frère, dans *Bonjour, là, bonjour*. Mais cette passion entre le frère et la soeur est trouble; on y sent davantage de fascination pour l'alter ego, pour une autre image de soi-même, qu'un véritable désir d'une femme pour un homme. Puis, j'avais beau chercher, je ne trouvais pas d'autres exemples de femmes amoureuses. Je me disais qu'entre le dégoût de Rose Ouimet (*les Belles-Soeurs*) et le racolage impudique de Mariette (*le Vrai Monde?*), il n'y avait pas vraiment de moyen terme, pas de place pour le désir, le plaisir, l'attrance, la fascination entre les hommes et les femmes.

Je marchais toujours et je pensais à *Hosanna*, aux *Anciennes Odeurs*, et je me disais que les personnages de ces pièces, bien que déchirés par le mensonge, la trahison, la haine, finissaient par se retrouver dans une sorte de compassion réciproque, qu'il y avait, dans leur histoire d'amour, sinon de l'espoir, à tout le moins un répit, un début d'ouverture à l'autre. Et que cette compassion n'existait pas entre les hommes et les femmes dans les autres pièces de Tremblay. Je ne pouvais m'empêcher de me demander pourquoi c'était comme cela.

Mais il ne faut pas questionner les motivations de Tremblay, me disais-je; en tant que créateur, il a tous les droits et toutes les libertés. On peut penser qu'à l'image du jeune auteur du *Vrai monde?*, Tremblay passe par les personnages féminins pour dire son propre mépris d'un certain type d'hommes, son rejet d'un modèle machiste. Mais, à la limite, cela ne nous regarde pas. L'important n'est pas de savoir pourquoi Tremblay a créé cet univers, mais bien pourquoi la société québécoise s'y reconnaît si spontanément et si fidèlement. L'oeuvre de Tremblay n'est pas une oeuvre marginale, dont on peut disposer en l'associant à quelque courant minoritaire; elle est au contraire centrale, à la fois dans notre théâtre et dans notre société. C'est une oeuvre «miroir», dans laquelle se reconnaît un peuple, en même temps qu'une oeuvre «modèle», qui a entraîné derrière elle des dizaines d'auteurs, s'imposant comme une façon très particulière de concevoir le théâtre. Si d'autres styles se sont développés au Québec depuis vingt ans, aucun n'a encore eu un impact aussi grand sur le public et sur la dramaturgie. La vision du monde que propose cette oeuvre, située au coeur même de notre culture récente, doit pouvoir nous informer sur ce que nous sommes.

On y a vu une métaphore du Québec colonisé, ses personnages dominés étant à l'image du peuple québécois, incapable de prendre en main sa destinée. Interprétation très juste, sans doute. Mais si on regarde ce théâtre par une autre lorgnette, on peut en tirer d'autres informations. Si, par exemple, on le regarde du point de vue du rapport entre les hommes et les femmes, qu'est-ce que l'on trouve? D'un côté, des femmes révoltées mais impuissantes, enfermées dans leur solitude, sans amour pour les hommes; de l'autre côté,

des hommes grossiers et impuissants, incapables d'amour pour les femmes, et des hommes sensibles, émotifs, amoureux les uns des autres.

Cet univers est-il vraiment à notre image? Comment faut-il interpréter cette impossible rencontre des hommes et des femmes, ce creux immense qui les sépare? Au-delà de la simple difficulté de comprendre le sexe opposé, quelle information peut-on en tirer sur les structures profondes de notre société?

Puis, j'ai pensé qu'il y a vingt ans, au moment même où *les Belles-Soeurs* collaient pour la première fois leurs timbres sur la scène du Rideau Vert, prenait forme au Québec le mouvement féministe qui allait secouer profondément notre société pendant une bonne décennie. Au cours des années soixante-dix, le théâtre de Tremblay et le théâtre féministe (auquel j'ai participé ardemment) ont montré la même relation antagonique entre les hommes et les femmes, la même absence de rencontre, le même non-désir, si bien qu'on a pu penser qu'ils disaient la même chose. Puis, le théâtre féministe s'est tu; après s'être frappées à l'impasse idéologique, les femmes qui l'animaient se sont retirées pour mûrir dans le silence les effets de cette mini-révolution et pour tenter de renouer avec certains éléments de leur «féminitude», oubliés en cours de route. Le théâtre de Tremblay, lui, est demeuré, et à sa suite sont apparus les nouveaux auteurs qui mettent en scène des hommes amoureux les uns des autres.

Avec toutes ces idées en tête, je ralentissais mon pas, essayant péniblement de trouver le fil qui relie tous ces éléments: l'influence particulièrement importante du féminisme sur la société québécoise, l'impact du théâtre de Tremblay, peuplé de femmes révoltées, sans amour pour les hommes, l'absence presque totale de sensualité féminine dans notre théâtre et l'importance grandissante de l'homosexualité masculine sur nos scènes.

J'ai marché encore longtemps, tout en refaisant mentalement le chemin parcouru depuis la petite phrase de Madeleine à son fils écrivain, jusqu'à cet énorme questionnement qui englobe le théâtre québécois et la société qui le produit. Puis, je me suis arrêtée. J'étais rendue à destination (physiquement, pas intellectuellement...). Je suis rentrée, épuisée (le théâtre est quelquefois éreintant), et je me suis endormie en cherchant toujours le fameux fil. Le lendemain matin, j'ai ouvert le journal à la page théâtre et j'ai lu: «*le Vrai Monde?*: beau sujet, belle écriture, belle interprétation». Et j'ai dit: «D'accord, mais j'ai quelques questions...»

carole fréchette